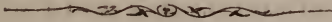


ses gens sont invariablement désignés sous le nom générique de *Bassoutos*, ce qui a fort troublé les amis de notre œuvre, en leur faisant croire que les Bassoutos, comme peuple, se sont alliés aux Zoulous. Il importe qu'en lisant les journaux politiques, soit anglais, soit français, on se mette en garde contre cette méprise.



#### M. COILLARD ET LE PROJET DE MISSION CHEZ LES BAROTSIS

On se souvient que M. Coillard terminait sa lettre du 30 août dernier, en disant qu'il allait retourner à Schoschong, dans le pays de Mangouato, où il avait laissé la plus grande partie de ses gens et presque tout son bagage, sous les soins du missionnaire Hepburn et du chef Khama. Il ne pouvait songer à affronter sur le Zambèze, sans approvisionnements suffisants et sous des tentes, la saison des pluies qui est celle où les fièvres sévissent le plus. Robosi, le chef suprême des Barotsis, l'avait lui-même engagé à se soustraire à ce danger et à revenir quelques mois plus tard. Enfin, notre frère sentait qu'avant de prendre une décision définitive et de procéder au placement de ses catéchistes, il fallait que ses collègues du Lessouto, leurs Eglises et le Comité, eussent le temps d'examiner et de décider, avec pleine connaissance de cause, si la région du Zambèze était bien celle où la nouvelle mission devait être fondée.

Ce sentiment s'est fort accru en lui lorsqu'il a reçu, pendant son voyage de retour, des lettres qui lui apprenaient que ses frères du Lessouto et le Comité, frappés de la témérité apparente de son entreprise, auraient désiré qu'au lieu de se diriger vers le Zambèze, il eût cherché au nord du Transvaal un point d'observation où, tout en évangélisant quelque population dépourvue de missionnaires, on eût pu attendre

de voir si la porte du pays des Banyaïs ne finirait pas par s'ouvrir. Quant à M. Coillard et à ses compagnons de voyage, ils restent convaincus que les Barotsis sont le peuple que Dieu a préparé de longue main à recevoir l'Évangile des chrétiens du Lessouto. Cependant notre frère a écrit à ses amis qu'il se décidait à aller chercher quelque chose à faire pour ses évangélistes dans la région du Transvaal, à laquelle ils avaient d'abord pensé, pendant que lui-même retournerait au Lessouto pour exposer personnellement la question tout entière à la Conférence missionnaire et aux Églises.

On avait pensé dans les stations qu'il arriverait à temps pour les réunions annuelles qui avaient été fixées à ce mois d'avril ; mais, le 19 mars, on n'avait encore aucune nouvelle de son approche ; cela pourrait faire supposer que des lettres apportées par un courrier qu'il espérait recevoir du Lessouto avant de se remettre en route, ou les troubles politiques du Transvaal auront pu changer ses plans. S'il avait prolongé son séjour à Schoschong de quelques semaines de plus, il aurait pu voir, par une lettre du Comité, qu'il s'était exagéré la portée des observations qu'on lui avait faites ; que ses observations chez les Barotsis et ses premiers rapports avec eux nous ont frappés tout autant que lui par leur cachet providentiel. Evidemment, c'est aux Églises du Lessouto de décider si elles veulent entreprendre une mission périlleuse, mais où tout semble avoir été préparé pour elles, et c'est à nous de voir dans quelle mesure nous pouvons prendre l'engagement de les aider.

Toute la question est là ; elle est nettement, on peut même ajouter solennellement posée. Le mouvement momentané de retraite, auquel M. Coillard se décidait avec un vif regret ne l'a nullement résolue ; il peut, au contraire, avoir pour résultat de hâter une conclusion conforme à ses convictions et à ses désirs.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner de copieux extraits de deux lettres qu'il nous a adressées. L'une est la

copie de renseignements et d'explications dont il se faisait précéder auprès de ses collègues du Lessouto. Dans l'autre, qu'il a adressée au directeur de la Maison des Missions, il a surtout laissé parler son cœur, et s'est principalement étendu sur les souvenirs émouvants que lui ont laissés les aides que la mort lui a enlevés.

Schoschong, 15 janvier 1879.

*Messieurs les Missionnaires du Lessouto.*

Bien chers Frères,

J'ai reçu votre lettre officielle avec celle du Comité, près du Zambèze, au commencement de notre voyage de retour. Je me suis donc mépris sur vos vues, et je me trouve dans la nécessité de vous donner quelques explications.

Vous le savez, chers amis, un voyage au Zambèze n'était pas pour nous une partie de plaisir, et, pour y songer, il fallait que nous y fussions poussés par des considérations très sérieuses. A la suite des revers que nous avons eus et qui nous ont amenés à Schoschong, il importait que nous ne perdissions pas de vue le but de notre expédition. Il s'agissait pour nous de trouver un champ de travail où pût se développer le zèle missionnaire de nos Eglises du Lessouto.

Ce champ de travail, nous avons cru, il est vrai, l'avoir déjà trouvé au nord du Limpopo, parmi certaines tribus de Makhalakas, que nous désignions plus habituellement sous le nom de Banyais. Il était connu de nous tous que les Matébélés infestaient ces contrées-là de leurs maraudes; ce que nous ignorions, c'est qu'ils les revendiquassent comme étant à eux. Les Banyais eux-mêmes ne reconnaissent nullement leur autorité, ils la subissent. La frontière, proprement dite, du royaume de Lo-Bengula, c'est le Bubyé à l'est. Tout le pays compris entre cette rivière et la Sabia n'est qu'un parc

de réserve où les hordes des Matébélés vont sans cesse faire des esclaves, butiner à leur gré et assouvir leurs passions sanguinaires. Par leurs dévastations, les Matébélés ont entouré leur pays d'un désert jusqu'au Limpopo. Il nous était impossible de connaître au Lessouto un tel état de choses, vu que les Banyais essaient de le cacher le plus possible. Ce sont des Makhalakas, des Maschonas, des Makubas, des Banyais proprement dits, fragments de tribus qui ne reconnaissent aucune autorité suprême, qu'aucun intérêt national n'est assez puissant pour relier entre elles. Le village est une forteresse naturelle où chacun va chercher refuge. L'autorité du chef y est à peu près nominale. Il y a peu de sécurité ; chacun se défie de son voisin ; personne ne songerait à aller cultiver son champ ou paître son bétail, sans être armé jusqu'aux dents. On comprend aisément que ces populations soient une proie facile pour les Matébélés, et que la terreur constante dans laquelle vivent les Banyais ait fait d'eux des êtres soupçonneux, barbares et abjects. La politique des Matébélés a fermé ce pays du côté du Transvaal ; l'accès n'en est possible, au point de vue de la sécurité, que par le pays de Mangouato ou celui des Matébélés eux-mêmes. Un coup d'œil sur la carte vous montrera combien cela éloigne le pays des Banyais du Lessouto. Quant au pays lui-même, il est de toute beauté. On y cultive, outre les céréales du Lessouto, plusieurs autres qui y sont inconnues, et particulièrement le riz, qui est de très bonne qualité.

La végétation y est essentiellement tropicale et luxuriante. Mais on trouverait difficilement dans toute l'Afrique centrale des parages plus malsains. Tous ces vallons semés de collines qu'ombragent de belles forêts ne sont, à certaines saisons de l'année, que des marécages. D'une expédition commerciale de huit personnes, il y a peu d'années, une seule en revint et fut longtemps entre la vie et la mort. C'est le seul pays où les marchands anglais n'osent s'aventurer à résider pendant toute une saison. Tout le monde assure que

c'est à une protection spéciale de Dieu que nous devons de n'y être pas morts. C'est ce que nous croyons aussi ; nous nous demandons même si ce n'est pas chez les Banyais que nous avons pris les germes de la fièvre qui a depuis si fatalement sévi parmi nous. Quoi qu'il en soit, ce que je viens de dire de ce champ de notre premier choix doit suffire pour faire comprendre les obstacles formidables que la propagation de l'Évangile y rencontrera. Il importe de ne pas se faire illusion, il faudra sacrifier là aussi des vies précieuses. Vous savez comment il nous a été fermé.

Après avoir essayé le refus de l'opresseur de cette contrée, Lo-Bengula, le roi des Matébélés, un concours de circonstances tourna irrésistiblement nos pensées vers le pays des Barotsis. Les conseils du chef Khama et de son missionnaire, M. Hepburn, furent pour moi d'un grand poids, et je ne doutai pas en les suivant que je ne fusse en parfait accord avec vos vues et avec l'esprit qui a donné naissance à notre expédition. Plusieurs raisons me déterminèrent à pousser jusqu'au Zambèze. 1<sup>o</sup> Il y avait [guerre au Transvaal et les rumeurs qui nous parvenaient ici nous portaient à croire que le temps n'était pas opportun pour y entreprendre une exploration missionnaire ; 2<sup>o</sup> c'était un pas rétrograde, et cela nous eût ramenés dans une contrée déjà occupée par d'autres sociétés ; 3<sup>o</sup> il n'y a, près du Limpopo, aucune tribu que nous puissions évangéliser.

Je vous communiquai mon projet. Malheureusement, la saison déjà trop avancée ne me permit pas d'attendre votre réponse ; c'eût été renoncer d'emblée à un projet qui me semblait se recommander de lui-même à l'approbation de mes collègues.

Notre voyage, notre arrivée chez les Barotsis, le résultat de mes transactions avec eux vous sont déjà connus. Ce sera toujours un vif regret pour moi de n'avoir pu aller jusqu'à la capitale et traiter avec le chef en personne. Mais quand son message me parvint, la saison était trop avancée, nos provi-

sions aussi étaient épuisées, de sorte qu'il ne nous était plus possible de prolonger notre séjour au Zambèze.

Les Barotsis sont peu habitués aux affaires ; et comme l'entrée de leur pays, la rive gauche même du fleuve, est absolument interdite aux étrangers, il n'était pas étonnant que je rencontraisse de grandes difficultés, perdisse un temps précieux et fusse après tout exposé à être mal compris et mal interprété dans les communications que j'essayai d'avoir avec le chef suprême du pays. Il eût été désirable de consacrer au moins un mois de plus à cette mission ; mais, comme je l'ai dit, dans nos circonstances, la chose n'était pas possible ; nous étions partis trop tard de Schoschong. — Le premier message du chef me congédiait avec politesse en m'envoyant de l'ivoire, une défense. Il m'avait sans doute pris pour un marchand. Mieux renseigné sur notre compte par ceux de ses vassaux qui avaient fait notre connaissance, il se hâta d'envoyer un nouveau message par un des chefs de Seshéké. Il exprimait son regret du malentendu dont il rejetait toute la faute sur ceux de ses subalternes qui s'étaient chargés de nos affaires. Il me mandait que, si j'étais pressé de partir, à cause de la saison des pluies, je le pouvais, à la condition de revenir l'hiver prochain quand le blé serait mûr. « Moi-même, ajoutait-il, j'aurai alors construit ma capitale, et je serai tout prêt à vous recevoir. » Morantsiane, le chef principal de Seshéké, me dit avoir reçu les ordres pour qu'à mon retour on nous fit passer sans délai à Seshéké, mes gens et moi, et qu'on nous conduisit à la capitale. Ce message que nous discutâmes librement avec tous les chefs, nous a pleinement satisfaits. Si l'on compte sur notre retour, il est bien entendu que c'est avec les familles des catéchistes et pour nous établir définitivement dans le pays. Je n'ai rien osé promettre sans vous avoir d'abord consultés, chers Frères. Je pensais d'ailleurs que le fait que je n'ai pas pu voir le chef moi-même ne manquerait pas de vous offusquer, et que vous aimeriez comme nous que le chef envoyât un autre message.

Ils n'ont pas bien compris la chose, mais je suis sûr qu'avant que ces lignes vous parviennent, ils auront trouvé moyen de le faire.

Vous aurez déjà vu par nos lettres précédentes qu'au Zambèze nous sommes tombés en plein Lessouto : mêmes mœurs, même langage. Les Barotsis qui forment l'aristocratie du pays parlent tous très bien le sessouto, et le moyen de communication entre les tribus qu'ils gouvernent, c'est encore le sessouto. Dès l'abord, cela nous a donné, tant aux évangélistes qu'à moi-même, droit de cité parmi ces peuplades. La confiance naît vite entre gens qui peuvent se comprendre. Ainsi donc, si jamais ce champ devenait *notre*, tous nos livres, nos institutions, nos ouvriers pourraient servir à cette mission, aussi bien qu'à celle du Lessouto. C'est un avantage incalculable.

Il y aura des difficultés sans doute. Une des plus grandes, outre la polygamie, ce sera l'esclavage qui est à la base même de l'édifice social. L'état politique des Barotsis a aussi, depuis trois ans, été peu rassurant. Une révolution a renversé Sepopa, qui s'était rendu odieux à la nation par son manque de respect pour les femmes et la propriété de ses sujets, bien que, du reste, il fût très populaire. On l'envoya mourir de ses blessures et de faim, abandonné sur les rives du fleuve. Nguanawina lui succéda. Mais, à cause de sa tyrannie et de ses cruautés, une nouvelle révolution l'expulsa et plaça au pouvoir un fils de Sepopa, *Robosi*, un jeune homme qui paraît populaire. Mais l'homme le plus influent de la tribu et qui gouverne de fait, c'est Gambella, plus connu sous son nom d'office de *Serumbo*. C'est un homme dont tout le monde dit beaucoup de bien. La distance du Borotsi au Lessouto est à peu près la même que celle du pays des Banyais. Il y a entre Schoschong et le Transvaal un service postal hebdomadaire, mais d'ici au Zambèze, il faut recourir aux marchands, aux voyageurs et aux chasseurs. Une fois la mission fondée, je ne crois pas qu'elle fût plus dispendieuse que

toute autre. L'évangélisation du Zambèze ne se fera jamais en wagons, mais à pied et en canots. Dans tous les cas, il sera désirable de régler nos rapports financiers avec nos catéchistes.

Mais le grand obstacle d'une mission au Zambèze, c'est la fièvre. Livingstone a déjà fait connaître la vallée des Barotsis. Elle est peu poétique et le climat en est meurtrier. Il suffit pour s'en convaincre de se souvenir que, lors des crues du Zambèze, toute la vallée est inondée, et les villages ne sont plus que des îlots. Les habitants préfèrent alors aller passer quelques mois sur les collines. On dit que les hauteurs de Katongo (et non la plaine où se trouvait le village lors du passage de Livingstone) et celles des environs des chutes de Gonye pourraient offrir un endroit comparativement salubre pour la fondation de la station centrale. Mais, disons-le franchement, si le poste périlleux est le poste d'honneur, le voici. L'occuper, c'est être prêt à affronter la fièvre et à sacrifier des vies. C'est à vous de juger si de jeunes Eglises qui font leurs premiers essais dans l'œuvre missionnaire, et une Société comme la nôtre, toujours pauvre en ressources d'hommes et d'argent, peuvent ou non entreprendre une œuvre pareille. Vous connaissez l'opinion de nos évangélistes. La mienne, c'est que c'est une question de temps. Quand je pense que Dieu, dans sa providence, s'est servi de Bassoutos (qui là furent appelés Makololos) pour soumettre ces tribus, leur faire adopter leurs mœurs et surtout leur langue, je ne puis me défendre de la conviction qu'il les préparait alors pour que des Bassoutos chrétiens allassent les évangéliser, et complétassent ainsi l'œuvre de Sébétoane. C'est un fait important et que je ne dois pas passer sous silence, que la nationalité même de nos évangélistes leur assure parmi les Barotsis une position influente et des avantages incontestables. Nous en avons les preuves. Les Barotsis ont exterminé les Makololos par politique, non par haine. Ils ne parlent de Sébétoane et de Sékélétou qu'avec le plus grand respect, et



les chefs Barotsis se glorifient encore des emplois subalternes qu'ils occupaient sous eux. Les femmes et les enfants qui ont survécu aux massacres des Makololos, loin d'être réduits en esclavage, occupent des positions honorables.

Bien que nous fussions dans le deuil, nous avons quitté le Zambèze pleins d'espoir pour cette mission. Nous étions tout prêts à y retourner, les évangélistes pour s'y établir, et nous pour les installer. — Maintenant que nous avons appris que nous avons outrepassé vos vues, il ne nous reste plus qu'à suivre vos directions. Je le fais avec regret et tristesse, et je vois que mes chers compagnons de voyage au Zambèze partagent mes sentiments. Nous nous serions mis immédiatement en route, mais quelques préparatifs étaient nécessaires. Et puis sont survenues les pluies de la saison, des pluies torrentielles. Le Limpopo, le Marico, toutes les rivières débordent ; le pays de ces côtés-là est une affreuse fondrière, on n'y peut pas voyager, et puis nos tentes sont usées et nos toiles de wagons en lambeaux. Toutefois, nous nous préparons à partir la semaine prochaine, faisant un immense détour par le pays de Sechélé, Nilstroom, Marabastad, etc. Une fois à Valdézia, nous verrons ce que nous pourrons faire. Si, en effet, nous pouvons occuper un champ de travail qui soit indépendant, c'est-à-dire où les Eglises du Lessouto puissent éventuellement placer et maintenir leurs catéchistes, je ne prévois pas de difficulté ; sinon ceux-ci ont déclaré que, plutôt que d'être laissés à la disposition d'une autre Société que la nôtre, ils retourneront au Lessouto.

Unissons nos prières, chers Frères, pour que Dieu fasse souffler son Esprit sur nous et sur nos Eglises, et qu'Il nous anime d'un nouveau zèle, d'un nouveau renoncement, d'une nouvelle foi, d'une nouvelle vie. Croyez toujours à l'amour fraternel et à la bonne volonté de votre frère,

F. COILLARD.

LETTRE DE M. COILLARD AU DIRECTEUR DE LA MAISON  
DES MISSIONS

Schoschong, 30 janvier 1879.

Bien cher Monsieur Casalis,

Votre affectueuse lettre du 10 septembre est venue nous chercher dans le désert du Khalahari et nous est arrivée comme de l'eau fraîche à des personnes altérées et lasses. Ce fut un grand soulagement pour nous de savoir que vous n'avez cessé de nous suivre par vos pensées et par vos prières. J'avais, je le savais bien, pris une grande responsabilité sur moi ; mais j'avais l'intime conviction du devoir. Aujourd'hui nous sommes de retour ; les résultats de notre voyage n'ont pas été aussi positifs que je l'aurais désiré, et puis nous avons creusé des tombeaux au Zambèze.... Oui, hélas ! et pourtant, je vous l'affirme, je ne voudrais pas ne pas avoir fait ce voyage.

Ma seule préoccupation, et la cause d'une grande tristesse, c'est la situation financière de notre Société. Ce qu'en disent un ou deux numéros du journal qui me sont parvenus, et ce que vous m'en révélez vous-même, cher Monsieur, me décourage et me confond. Ce malheureux *déficit* est-il maintenant l'odieux boulet que nous sommes condamnés à traîner ? Faut-il donc que nous soyons réduits à végéter dans un coin de l'Afrique pendant que de si vastes horizons s'ouvrent devant nous ! Le mouvement général qui entraîne l'Eglise vers l'Afrique centrale, nous entraîne aussi et d'une manière irrésistible. Ceux qui ont le privilège de nous devancer, nous crient : En avant ! en avant ! et nous, nous crions à ceux qui nous suivent : En avant ! en avant ! C'est là le mot d'ordre sur le champ de bataille. Hélas ! de France on nous crie : « Déficit ! déficit ! arrêtez ! déficit !... » Sous cet étouffoir du déficit,

il n'y a plus de courage, plus d'enthousiasme, plus de progrès, et j'allais ajouter plus de *foi* possibles. Nos pères savaient sacrifier joyeusement et leurs fortunes et leurs vies pour leur Sauveur. Pourquoi donc faut-il que le Maître, qui aujourd'hui ne demande point des chrétiens français le sacrifice de leurs vies, soit réduit à mendier d'eux de quoi soutenir une œuvre qu'il voudrait étendre ! Cher Monsieur Casalis, de grâce, effacez des pages de votre journal cette affreuse tache que vous appelez le *déficit* ; donnez-nous de meilleures nouvelles, dites-nous que l'esprit missionnaire s'accroît au sein de toute cette Eglise protestante de France que nous chérissons, et nous reprendrons courage. Pardonnez-moi si, en vous écrivant, je me suis laissé aller et ai déversé le trop-plein de mon cœur.

Qu'aurez-vous dit en recevant ma dernière de Seshéké et de Leshoma ! Voilà des dates dans notre vie missionnaire que ni ma femme ni moi ne pourrons jamais oublier. En sus de tout ce que nous y avons souffert et de toutes les expériences que nous y avons faites, c'est là que reposent les pionniers des Eglises du Lessouto. C'est bien mystérieux que Dieu ait retiré à Lui Eléazare, Khosana et Bushman (1), trois des quatre aides que j'avais pris dans mon troupeau de Lérivé. Fono est le seul qui ait survécu. Vous ignorez peut-être que c'est en réponse à un appel fait à mon Eglise qu'ils s'offrirent à nous accompagner. Ce fut une réunion solennelle et mémorable que celle où ces trois hommes, mettant leurs personnes et leurs vies au service de Dieu, adressèrent à l'Eglise émue leurs dernières exhortations et leurs adieux. Le Seigneur a accepté leur sacrifice.

En Eléazare, nous avons perdu un conseiller sûr et un ami précieux. Sa mort a été pour nous une affliction personnelle. Ma consolation, c'est d'avoir pu, pendant sa maladie et ses

---

(1) Aucun d'eux n'avait le titre de catéchiste. On verra que Bushman était mort à Schoschong. (Note des Réd.)

derniers jours, lui prodiguer tous les soins dont j'étais capable dans nos tristes circonstances. Si, à Lérivé, mes rapports officiels avec lui avaient quelquefois laissé à désirer, à cause d'un malentendu, en voyage, c'était tout le contraire. Croiriez-vous que, pendant les dix-huit mois que nous avons voyagé ensemble, jamais le moindre nuage n'est venu, même un instant, troubler nos rapports ! Je vous l'ai dit, il avait une haute idée du *devoir*. Son ardente affection, son dévouement, ses attentions délicates pour ma femme et ma nièce surtout, nous l'avaient rendu cher. Son lit de mort, si calme, si radieux, a été le digne couronnement d'une si belle période de sa vie. Sa mémoire nous sera toujours en bénédiction. C'est un grand privilège que le Seigneur m'ait permis de le soigner et de lui fermer les yeux. Quelle âme ardente que la sienne ! Comme il avait à cœur le succès de notre expédition ! C'est à ses instances que j'ai cédé en l'envoyant à Seshéké tout seul. Il y fit pendant six semaines l'œuvre d'un bon évangéliste.

Il avait gagné la confiance et l'affection de tout le monde. Quand nous le rejoignîmes à Seshéké, il renouvela ses instances pour que je l'envoyasse tout seul porter mon message au roi des Barotsis. Et quand je lui montrais les dangers d'une telle entreprise, il me répondait avec un sourire et une conviction irrésistibles : « C'est l'œuvre du Seigneur, qu'importe si nous mourons pour lui ? » Il eut du moins la joie d'apprendre avant de mourir que le pays des Barotsis nous était ouvert.

A Leshoma, notre dernier soin fut de graver le nom de notre cher Khosana sur le tronc de l'arbre qui ombrage son tombeau. Nous quittâmes cet endroit le 13 novembre, à dix heures du soir, par un temps de pluie et de vent. Nous dûmes séjourner quelque temps à Déka, près des sources de la rivière de ce nom. Nous voyagions avec grande difficulté, faute de mains expérimentées. Fono, quoique indisposé, prit le fouet d'Eléazare, et un jeune Morotsi que j'avais loué prit